

Josephine

Chapitre 1

Avril 1806

– Ma Tante, étions-nous obligées de venir ?

– Pourquoi aurions-nous refusé une telle invitation ? La température est agréable, le soleil est enfin là, après des semaines d'un temps maussade. Nous aurions gâché notre temps en futilités à ne pas nous rendre ici !

Léonie, ma cousine, lève son nez en direction du soleil. Ma tante a raison, sentir un peu de chaleur sur mon visage n'est pas pour me déplaire. La pluie a rendu ces jours derniers insipides. Ce fut deux semaines sans pouvoir mettre un pied dehors, enfermée. Ma tante me rendait folle, à tourner en rond dans le salon, guettant le moindre signe d'une accalmie. Quand cette invitation de la très charmante Lady Bransfield est arrivée au courrier, elle a aussitôt prévenu le coursier que nous serions présentes à cet important pique-nique annuel. Cet événement lance l'arrivée des beaux jours et la reprise d'une vie faite de sollicitations, d'amusements et de plaisirs.

Somme toute, pour certains.

Moi, je regarde les gens défiler, j'entends leurs conversations badines, je m'amuse des rapprochements amoureux, je m'attriste des cœurs abandonnés. Sauf que je n'espère qu'une seule chose : atteindre ma majorité sans voir un jeune homme, le genou à terre avec ma main dans la sienne et une proposition qui me mettrait dans une situation inconfortable. À mes vingt et un ans, je serai libre... vivre ma vie, encore quelques mois. Mon oncle et ma tante seront toujours près de moi, néanmoins je n'aurais plus l'obligation de contracter un mariage, ni de devenir mère.

Le majordome nous abandonne à l'entrée d'une allée menant au fond d'un immense jardin. La réception se tient sur le bord du canal. Je resserre mon étole autour de mes épaules, le soleil est agréable mais l'air est encore frais, encore marqué par l'humidité des derniers jours. Ma tante a insisté pour que je porte une robe à manches ballon, taille empire évidemment, dans un tissu léger aux tons violets. Ma cousine arbore une robe plus pâle, faisant ressortir le teint porcelaine de sa peau. Elle porte fièrement une bague à son doigt, signe de fiançailles qui seront célébrées au retour de son époux présent encore sur le champ de bataille. L'Empereur est obsédé par la conquête : une victoire le grisant pour en connaître une autre, cela finira par le perdre. Les nouvelles d'Auguste se font rares ces derniers temps. Léonie essaye de faire bonne figure, alors que je vois sa peine à chaque fois que notre majordome apporte le courrier. Elle se raccroche à leur

promesse : après cette guerre à Naples, il sera honoré et pourra profiter d'une vie paisible. Auguste se rêve politicien. J'espère de tout mon cœur que leur souhait se réalisera. Je ne connais que trop bien cette attente du retour de la guerre. Oui trop bien.

Léonie me saisit le bras, poussant un long soupir.

– Je suis heureuse de cette sortie, je n'en pouvais plus de vivre loin de tout et de tout le monde. Il me faut de l'agitation pour combler cette triste attente.

– Il va revenir, c'est certain, dis-je en posant ma main sur la sienne et en la serrant fermement.

Je perçois les larmes lui venir au bord des yeux. Nous croisons et saluons chaleureusement un premier groupe d'amis, ce qui arrête l'émotion naissante.

Tout le monde est trop heureux de se retrouver et d'exposer sa dernière toilette, son dernier bijou, sa plus belle coiffure. Je joue les gentilles jeunes femmes de bonne éducation. Je souris, ose un rire discret par moments, acquiesce à quelques paroles graves puis nous reprenons notre chemin vers l'immense tente blanche dressée le long de la berge. Des enfants d'une dizaine d'années courent devant nous, tout à leur joie de pouvoir dépenser leur énergie. Nous sommes annoncées auprès de Lady Bransfield.

Cette femme m'a toujours intriguée. Elle est veuve depuis très longtemps, son mari a succombé à la maladie après un retour de chasse. Elle a élevé seule ses deux fils et une fois ceux-ci bien mariés, elle a choisi de vivre, de vivre pour elle. Je lui envie cette liberté, une liberté que je peux presque toucher du doigt. Je ne connais pas l'âge de Lady Bransfield, sûrement la cinquantaine. Son teint est encore lumineux et ses yeux brillent d'une malice qui vous met parfois mal à l'aise. Elle semble toujours deviner le fond de votre pensée avant même que vous ayez, vous-même, pensé quoi que ce soit. Elle est vêtue d'une robe légère dans les tons crème, ainsi que d'un grand chapeau et des mitaines en dentelle. Nous la saluons d'une petite révérence.

Bien qu'aristocrate anglaise, elle parle un français sans accent. Elle a choisi notre chère Bretagne pour profiter des derniers jours de sa vie, tout en recréant ici, une vie à l'anglaise avec ces bals, ces pique-niques, ces dîners mondains... La jeune noblesse Napoléonienne y répond présent pour s'anoblir un peu plus et crédibiliser davantage leur nouveau rôle au sein de la société.

– Madame Dullarry, Mesdemoiselles, je suis ravie que vous ayez pu venir vous joindre à nous.

Après une brève révérence, ma tante prend la parole et la remercie chaleureusement de l'invitation. Lady Bransfield pose aussitôt les yeux sur la main de ma cousine.

– Comme c'est agréable de voir une si belle demoiselle ornée d'une bien jolie bague.

Léonie ne peut se retenir de rougir tout en étant flattée par le compliment.

– Merci Madame.

– Pas de remerciements voyons, qui est l'heureux élu ?

– Un capitaine de l'armée Madame, Auguste Ivain.

Lady Bransfield semble impressionnée, ce qui ne manque pas de faire sourciller ma tante. Mon oncle et elle ne sont pas des nobles, ils ont su faire fructifier leur terre, leur propriété. Ils font partie de cette nouvelle bourgeoisie que les nobles regardent de haut, tout comme Lady Bransfield le fait en ce moment même. Elle porte alors son attention sur moi, plissant ses yeux, fixant ma main, nue.

– Cette saison sera l'occasion de nouvelles rencontres pour vous Mademoiselle Joséphine... Le temps s'égraine...

– Pour tous, en effet !

Ma tante me lance un regard bref, outrée. Malgré cela, notre hôte ne semble pas gênée de ma répartie. Elle esquisse un léger sourire.

– D'autant plus pour cette jeunesse qui craint de se flétrir. Moi, ma vie est faite, le temps est suspendu désormais.

– Ne vous inquiétez pas Madame, le temps n'est pas un ennemi pour ma jeunesse mais pour ma liberté.

Cette fois, ma tante ne peut se retenir d'afficher des yeux ronds tandis que ma cousine se pince les lèvres pour se retenir de rire. Lady Bransfield acquiesce lentement à mes mots et nous prenons ce silence pour un encouragement à disposer. À bonne distance, ma tante saisit mon bras fermement.

– Joséphine, es-tu devenue folle ?

– Je sais que Lady Bransfield est une femme d'humour, elle ne se serait jamais sentie offusquée par mes paroles.

– Que tu crois jeune fille ! répond sèchement ma tante.

– Allons maman, elle ne nous a pas renvoyées, donc oublions tout ceci ! prêche Léonie pour moi.

Ma tante me lâche le bras et nous prenons place autour d'une petite table en fer-blanc. Aussitôt des valets nous apportent des boissons rafraîchissantes, quelques canapés et autres petits fours sophistiqués. Nous picorons avec plaisir ces mets tous aussi délicieux les uns que les autres.

– Lady Bransfield a raison Joséphine, tu devrais profiter de cette saison pour te mettre plus en avant, tu auras vingt et un an, l'an prochain. Il serait ridicule de ne pas penser à profiter de la sécurité d'un mari.

– Il serait, au contraire, ridicule de s'attribuer la sécurité toute relative d'un mari.

– Joséphine, tu n'es vraiment pas raisonnable...

– Pourquoi le serais-je ? Ma majorité me donnera toute la liberté nécessaire et l'héritage de père m'appartiendra entièrement. Je compte bien le faire fructifier selon mes envies et mes désirs sans l'étroite surveillance d'un époux.

– Un mari n'est pas un chaperon, ajoute ma tante.

– Ah oui ? Et qu'est-il donc ?

Je saisis mon joli verre en cristal et avale une longue gorgée de limonade bien fraîche, dévisageant ma tante par-dessus ce dernier. Celle-ci garde sa bouchée de canapé suspendue dans les airs un instant avant de se décider à l'avaler. La conversation est finie, j'ai vaincu...

Oh, elle reprend la parole, je me suis réjoui bien trop vite.

– Tu ne vois que l'aspect financier du mariage, mais ce n'est pas son unique but.

– Vous parlez des enfants ?

– Oui, non, je, je veux dire...

– Que voulez-vous dire ma Tante ?

Ma cousine et moi posons alors notre regard sur elle avec un réel intérêt et une insistance qui lui font trembler la main quand elle se saisit de son verre. Elle manque même de s'étrangler en buvant.

– Alors ma Tante, je suis impatiente de connaître l'intérêt, selon vous, du mariage ?

Ma tante est une femme si charmante, ses cheveux clairs blanchissent de plus en plus, son teint reste frais, ses rides au coin des yeux ont été causées par des rires trop forts et des sourires qui s'affichent sur sa figure à la moindre occasion. Son visage rond est semblable à celui d'une poupée. Elle est adorable. C'est ma tante sur le papier mais c'est une vraie mère pour moi. La seule puisque la mienne est morte en couche. Elle a toujours été la seule présence féminine autour de moi. Mon père a toujours refusé de se remarier. Quand il a été gravement blessé à la guerre, il m'a confiée tout naturellement à son frère Joseph et sa femme Éliane avant de rendre son dernier souffle.

Ma tante lance un regard en direction de ma cousine, semblant chercher un quelconque soutien. Je réitère ma question, plus par amusement que par intérêt.

– Ne me faites pas rougir davantage, vous savez parfaitement ce à quoi je fais allusion.

– Non ma Tante, je vous le jure !

Elle grimace car elle sait que je mens, mais je veux tellement l'entendre le dire.

– Joséphine Dularry, tu n'es qu'une chipie ! Un mariage c'est avant tout de l'amour.

Et le voilà !

– Tu ne pourras rien contre cela, quand il se présentera devant toi, tu succomberas, majorité ou non !

– Maman a raison tu sais, lorsqu'Auguste a posé ses yeux sur moi, j'ai cru que mes joues brillaient comme le soleil tellement leur chaleur irradiait mon visage... je n'aurais jamais cru cela possible... Nous avons discuté et l'évidence s'est imposée...

Léonie pose sa main sur son cœur puis regarde sa bague. Je bois une longue gorgée de limonade pour m'éviter toute remarque désagréable.

– Je suis heureuse pour toi Léonie, mais nous savons toutes les trois que les mariages sont des contrats d'intérêt, très peu sont scellés par amour.

Ma tante affiche aussitôt une mine désespérée.

– Joséphine, comment peux-tu être aussi sarcastique sur l'amour ! Alors que ton propre père a toujours été fidèle à ta mère...

Je me redresse légèrement, je ressens le malaise provoqué par cette simple phrase. Père a été fidèle à un amour disparu, il en fut très malheureux. Je ne peux en retenir autre chose.

– Ma Tante, je ne saurais trop vous rappeler que cette fidélité n'a pas été sans douleur... Oh ! j'aperçois Éléonore avec son mari, puis-je vous abandonner pour aller la saluer ?

Ma tante acquiesce. Je lui souris et me dépêche d'aller rejoindre mon amie déambulant fièrement au bras de Grégoire qu'elle a récemment épousé. Ce mariage-ci est bien la preuve d'un arrangement, leurs deux familles se connaissent depuis des générations. Quand Éléonore et Grégoire sont nés, le mariage était déjà signé. Leur chance fut qu'ils s'entendent et s'apprécient tout en présentant une bonne apparence comme aujourd'hui. Ils saluent de signes de tête et de sourires tous les invités de la réception, affichant leurs sentiments, le bras d'Éléonore tenant hardiment celui de Grégoire.

Éléonore me fait un signe de la main et je m'avance vers elle alors qu'ils sont déjà dans une conversation très animée avec un homme. Je l'ai aperçu la saison dernière me semble-t-il, seulement son visage ne m'a pas marqué, son nom encore moins. Je salue Éléonore d'une rapide bise.

– Je suis si ravie de te voir ! me lance-t-elle très enjouée.

– Moi aussi !

Éléonore est une amie d'enfance, elle habitait près de chez mon oncle et ma tante. Quand nous venions leur rendre visite l'été en Bretagne avec mon père, je me précipitais chez elle pour lui annoncer mon arrivée. Nous avons passé de nombreux étés à courir près des falaises, à nous laisser échouer sur le sable, à crier dès que la mer venait toucher nos pieds.

L'homme, près d'eux, m'adresse un signe de tête amical.

– Joséphine, je te présente Ewenn Louarn, un très bon ami de Grégoire.

Je lui tends ma main comme une jeune fille respectable. Il la saisit délicatement pour me saluer. Son regard s'attarde alors sur le mien, des yeux sombres, un visage carré, des cheveux bruns. Il n'a pas l'apparence du bon camarade mais plutôt du rabat-joie. Je lui souris poliment tandis qu'Éléonore me dresse son panégyrique.

– Ewenn gère la grosse ferme Ker Louarn, à quelques kilomètres de chez nous, depuis la mort de son père.

– Oh ! j'en suis navrée, dis-je sincèrement.

– La vie est ainsi faite.

– Si la vie le tolère, cela ne signifie pas la même chose pour nous.

Nos regards s'accrochent, ce regard que partagent tous les jeunes gens ayant perdu un parent bien trop tôt. Un léger sourire passe sur ses lèvres. Éléonore poursuit.

– Il a aussi en charge sa mère et sa sœur. Celle-ci à dix-sept ans, elle est exaltée comme toutes les filles de son âge. D'ailleurs pourquoi n'est-elle pas avec nous aujourd'hui ?

– Son exaltation l'a entraînée à marcher sous la pluie et ce, malgré nos supplications pour qu'elle reste à la maison. La sanction est tombée hier, elle est couchée avec une bonne toux.

Éléonore se met aussitôt à ricaner comme toutes les aimables femmes, Grégoire aussi d'ailleurs, s'amusant du manque de réflexion des jeunes filles. Je préfère m'inquiéter de son état de santé, une toux peut vite virer au drame. Il paraît bien surpris par ma question, il observe un instant de silence avant de me remercier de ma sollicitude.

– Ma sœur est plus contrariée par son absence ici que par la maladie.

– Oh je vois, dis-je alors en souriant.

Il me fixe alors, le visage fermé, les sourcils froncés, comme s'il réfléchissait à quelque chose. L'aurais-je importuné ? Je me suis souciée du bien-être de sa sœur, c'est un comportement plus poli que celui de ses amis qui l'ont tournée en ridicule. Je m'appête à répliquer sur son regard insistant quand Éléonore se met à chuchoter.

– Oh ! regardez, Corentin...

Nous tournons la tête dans un même geste des plus discrets pour observer ce jeune homme d'une trentaine d'années déambulant devant le canal, les mains dans le dos, le regard tourné vers l'eau, complètement perdu, saluant à l'occasion les gens qu'ils croisent sans vraiment les regarder.

– Il semble bien abattu, dis-je avec tristesse.

– Il y a de quoi ! réplique Éléonore.

Elle se penche alors un peu plus comme si elle allait nous confier le secret des dieux.

– Sa femme l'a quitté !

Je ne vois rien dans cette déclaration de surprenant.

– Si elle n'était pas heureuse, je ne vois pas en quoi cela est choquant, dis-je en haussant les épaules.

Je sens le regard d'Ewenn sur moi, il peut bien penser ce qu'il veut, le divorce n'est pas qu'une affaire d'hommes. S'il y a eu tromperie sous le toit conjugal, la femme peut parfaitement demander réparation. C'est d'ailleurs le seul cas où elle peut exiger quoique ce soit, car l'adultère hors lieu conjugal est parfaitement toléré et ne peut susciter aucune demande de divorce. Néanmoins dans le cas de Corentin, je doute que cela soit la cause de cette séparation, il était éperdument amoureux de sa femme.

Éléonore se mit à sourire, même à rire.

– Oh Joséphine, ne sois pas idiote !

J'apprécie modérément sa réflexion mais je la laisse poursuivre.

– Crois-tu vraiment Corentin capable de jouer les séducteurs ? Voyons, c'est ridicule !

Elle pose sur moi ses grands yeux verts comme si elle réprimandait une petite fille. Je croise mes mains pour m'éviter de croiser les bras de manière exaspérée face à son ton condescendant.

– Le pauvre Corentin est un homme...
Elle jette un regard derrière elle et derrière Ewenn pour s'assurer que personne ne nous écoute.

– Un cocu !

Ewenn, surpris, eut un bref haussement de sourcil, je suis moi-même sans réaction face à cette révélation.

– En es-tu certaine ? Corentin est pourtant un des hommes les plus charmants que je connaisse, sa femme ne devait pas être malheureuse, dis-je.

– Certaine mon amie, sa gentille épouse Marie, n'avait de Sainte que son prénom... Elle a été surprise par Corentin en train de s'ébattre joyeusement dans le foin avec un des palefreniers.

Mes yeux s'arrondirent malgré moi. Comment cette femme a pu faire une chose pareille ? De mémoire, cette Marie ne venait pas d'une famille particulièrement aisée, mais Corentin avait fait fi des apparences en choisissant de faire parler son cœur. Cette femme n'avait effectivement rien d'une Sainte.

– Elle se serait prosternée devant Corentin, jurant que ce n'était qu'un moment de faiblesse, il a bien voulu lui pardonner... Un mois plus tard, elle disparaissait avec ce palefrenier, laissant à la charge de Corentin leur enfant de moins d'un an.

Mes mains se desserrèrent brusquement. Le pauvre enfant ! Comment une mère peut commettre un tel acte ? Ne sait-elle pas l'horreur de vivre sans le réconfort maternel ? Sans l'odeur de celle qui vous a donné la vie ?

– Corentin est devenu l'ombre de lui-même depuis ce jour. Ma gouvernante, très amie avec la nourrice du petit, m'a raconté qu'il délaissait le garçon, et que ce dernier venait tout juste de balbutier maman...

Éléonore s'amuse de cette mauvaise coïncidence, tout comme son mari. Ewenn semble plus sur la retenue.

– Cette Marie est une idiote d'avoir agi ainsi.

– Joséphine, tu es bien surprenante. Il me semble que tu t'impatientes plus de ta majorité que d'un époux.

– Et donc ?

– Donc, pourquoi reproches-tu à cette jeune femme d'avoir fui un mariage ennuyeux ?

– Que savais-tu de cette union pour la qualifier d'ennuyeuse ?

– Nous connaissons tous le grand sens de l'humour de Corentin... déclare Grégoire le sourire aux lèvres.

Ironie qui semble plaire à son ami Ewenn puisque lui aussi sourit.

– Parce que l'humour est un des traits de caractère obligé pour un mariage réussi ? Je pensais qu'il en fallait d'autres, mais si vous avez au moins celui-là, tout n'est pas perdu pour vos unions. Maintenant excusez-moi, je vais saluer mon ami qui semble bien malheureux, car vous l'oubliez peut-être, il est, aujourd'hui, seul avec un enfant qui ne connaîtra jamais sa mère.

Je les salue à peine et file en direction de Corentin qui s'est éloigné avec hâte de l'agitation et des murmures commençant à enfler autour de lui.

Je la regarde s'éloigner d'un pas rapide vers Corentin, ses joues se sont mises à rougir si vite que j'ai bien cru qu'une fumée allait sortir par ses oreilles.

– Joséphine a un caractère trop emporté, soupire Éléonore.

– C'est ce que je constate oui... dis-je, légèrement irrité.

– Ewenn, tu devrais être moins exigeant si tu tiens à te marier.

Je pose mon regard sur Éléonore, surpris par ses mots.

– Me marier ?

– Toutes les femmes ont leurs yeux sur toi, toutes les mères ont leurs yeux sur toi. Si j'étais toi, je mettrais un peu plus de cœur à l'ouvrage pour me trouver une bonne épouse et m'éviter d'être poursuivi avec avidité par n'importe qui.

– Le mariage n'est pas prévu cette année.

– Tu approches de la trentaine, t'établir ne serait pas une idée saugrenue.

Je soupire fortement. Ces conversations futiles sur le mariage sont une source d'agacement certain pour moi. Le mariage n'est pas quelque chose qui m'indiffère mais il nécessite une importante réflexion afin de ne pas se retrouver dans la situation de Corentin.

– As-tu suggéré cela à ton amie ?

Éléonore se met à rire dans l'instant.

– Joséphine est un cœur indépendant, elle dirait non à quiconque même si elle était amoureuse.

Cette réflexion me laisse songeur un instant tandis que je l'observe en train de bavarder avec Corentin sous un saule pleureur.

– Vraiment ?

– Ewenn, je ne me risquerai pas à ta place, réplique aussitôt Grégoire.

– Joséphine a beaucoup plus d'esprit que tu ne le crois, il faudrait beaucoup d'intelligence pour la séduire, ajoute Éléonore.

Je souris.

– M'en crois-tu dépourvu ?

Éléonore soupire.

– Non hélas... mais pourquoi cet intérêt soudain ? Joséphine aurait-elle brisé la pierre qui enserme ton cœur ?

Éléonore affiche déjà un sourire joyeux.

– Aucune pierre ne ceinture mon cœur, il est libre de faire ce que bon lui semble et il ne s'en prive pas.

Éléonore s'empourpre immédiatement.

– Ewenn, tu manques vraiment d'éducation ! s'empresse de répliquer Grégoire devant le regard noir de son épouse alors que, lui-même, peine à masquer son amusement.

– Pardonne-moi Éléonore... dis-je en saisissant sa main pour y déposer un pieux baiser.

Elle hausse les épaules avec dédain en signe d'acceptation.

— Je suis toutefois intrigué, aucun homme n'a jamais demandé sa main ? Elle est pourtant ravissante...

Je vois les yeux d'Éléonore s'illuminer, elle doit sûrement s'imaginer jouer les entremetteuses.

— Aucun, non. Elle clame haut et fort qu'elle ne cherche que la liberté, cela ne favorise pas les soupirants.

— Ne perds pas ton temps avec elle. Joséphine est une de ces femmes trop têtues pour admettre que son avenir pourrait être radieux avec un homme à ses côtés, déclare Grégoire.

Je constate une certaine raideur alors chez Éléonore. Cette Joséphine n'est peut-être pas la seule jeune femme à penser qu'un mari n'est pas une fin pour une femme.

— Le soleil est fort, désires-tu un verre ma douce ?

Éléonore acquiesce et Grégoire nous abandonne pour aller chercher quelques rafraîchissements.

— Joséphine est une jeune femme adorable, mais très sensible... Trop d'hommes jouent avec les jeunes femmes innocentes, j'espère que ce n'est pas ton cas.

Ma mâchoire se crispe aussitôt. Je croise brusquement mes mains dans mon dos pour cacher mon irritation. Je connais trop bien ce type d'homme, je m'en serais volontiers passé. Éléonore et moi, nous nous fixons silencieusement.

— Bien sûr que non...

— Joséphine, tu devrais rejoindre les invités...

— Mais je suis avec un invité tout aussi important.

— Tu as dû vouloir parler d'attraction plutôt...

Il laisse son regard se porter sur le calme du canal s'écoulant lentement, sans encombre entre ces deux rives.

— Corentin, je suis tellement navrée de ce qui t'arrive.

Il m'adresse une petite moue de sympathie en parvenant avec difficulté à dissimuler ses larmes.

— Tu dois bien être la seule... dit-il enfin en lançant un regard vers les curieux non loin de nous.

Je les dévisage avec mon air des plus adorables, ils ont aussitôt la décence de s'éloigner pour aller commérer un peu plus loin.

— Bien sûr que non, ils sont tous désolés pour toi.

— Ils savourent plutôt... Ils se réjouissent que mon entêtement idiot de passer outre les conventions m'ait conduit à ma perte.

— Corentin cesse de dire de pareilles idioties !

— N'est-ce pas la vérité ? Je suis la risée de ce milieu aristocratique... J'ai voulu écouter mon cœur comme le pauvre idiot romantique que j'étais.

— Et que tu es encore j'espère ! Cette femme n'a pas su voir la chance que tu lui offrais, ce n'est pas à toi d'en avoir honte, mais à elle...

Il me lance un coup d'œil amical.

— Jamais, aurais-je pensé que tu puisses être de mon côté dans cette histoire...

— Pourquoi me voyez-vous tous aussi insensible ? Oui, je n'espère aucune demande, mais Marie s'est engagée en connaissance de cause, elle était mère, il n'était plus temps de bouleverser son destin.

— Elle ne partageait visiblement pas ton opinion.

— Et c'est bien dommage ! Cela aurait évité de rendre deux personnes malheureuses... Corentin ne te méprend pas sur ma question..., mais quand tu l'as épousée, tu n'as pas eu un doute sur ses sentiments ou quelque chose qui aurait pu te mettre en garde sur son envie de s'unir ?

Il scruta de nouveau l'horizon.

— Non, nous nous sommes promis de prendre soin l'un de l'autre. Elle était moins encline à mon égard que moi, malgré cela, je me suis dit qu'avec le temps... Et dire que c'est moi qui l'ai poussée à s'initier à l'équitation, la belle ironie !

Il se met à rire une seconde avant de laisser une larme couler le long de sa joue. Il la chasse d'un geste maladroit, la main tremblante. Mon cœur se serre en le voyant si désespéré.

— Et ton fils ? Pardonne-moi, son prénom m'échappe...

Je me rappelle parfaitement son prénom mais cette petite diversion lui permet de s'éloigner de sa rancœur.

— Henri..., il commence à marcher et à babiller... Il a prononcé maman...

— Corentin, cet enfant compte sur toi. Il vient d'être abandonné par sa mère, c'est horrible pour un enfant de cet âge. Il se sentira fautif toute sa vie. Tu dois être présent pour lui, lui montrer qu'il est incroyable, d'une importance viscérale pour toi... Surtout, ne te détourne pas de lui, il n'est en rien responsable des agissements immatures de sa mère.

Je me suis levée pour lui poser gentiment ma main sur l'épaule afin de mieux accentuer chacune de mes paroles. Corentin est un homme bon, un juriste formidable, il avait fait le choix de s'installer ici pour éviter à sa famille le tumulte d'une vie parisienne.

— Tu devrais passer nous rendre visite avec Henri. Ma tante serait aux anges de voir un enfant, elle se désespère tellement d'avoir des petits-enfants !

J'arrache enfin un vrai sourire à Corentin.

— Je croyais que Léonie s'était fiancée ?

— Oui, à Auguste Ivain, mais il est sur le champ de bataille, à Naples.

— Oh, je suis navré pour elle, l'attente doit être longue. L'Empereur n'est pas décidé à renoncer à cette couronne.

— Naples est tombée, pourquoi s'acharner ?

— Tu es bien renseignée.

— Je lis les journaux comme tout le monde... l'Empereur aime trop la guerre...

— La France doit montrer que le nouvel Empire est un acteur majeur de la vie politique mondiale.

– En envahissant des territoires qui n'ont rien demandé ?

– Modère tes propos Joséphine.

– Je sais, excuse-moi, je te remercie de t'inquiéter pour Léonie.

Corentin est un homme d'une grande gentillesse avec beaucoup d'esprit. Quand je suis arrivée ici, après le décès de mon père il y a cinq ans, nous avons facilement sympathisé. Il était pourtant plus âgé que moi, six ans nous séparent mais il a aimé mon langage sarcastique et j'ai adoré ses répliques faussement gentilles. Il est aussi doué d'une intelligence sans comparaison avec quiconque ici présent !

– Viens te joindre à nous pour le reste de l'après-midi.

– Oh, je ne suis pas de bonne compagnie, au sens propre comme au figuré.

– Que dis-tu voyons ! Lady Bransfield ne t'aurait pas convié si elle pensait le moindre mal de toi, rien que cela devrait te convaincre.

Je lui attrape le bras et le tire en direction des tables, l'obligeant ainsi à m'escorter et à revenir dans la lumière, loin des branches protectrices de ce magnifique saule pleureur, qui, pour l'occasion, portait magnifiquement son nom. Il relève malgré lui sa tête et son dos.

– Je suis très fière d'être à ton bras Corentin.

– Pas autant que moi... C'est à toi que j'aurais dû faire ma demande...

Il me regarde juste à la fin de sa phrase.

– Es-tu sérieux ?

– Je l'ai envisagé... Nous nous entendions si bien, je pensais que cela pouvait marcher entre nous.

Je regarde mon ami comme si c'était la première fois. Corentin et moi ? Cela n'aurait pu voyons ! Il est, il est... il est certes aimable, courtois, joli garçon mais...

– Et puis, j'ai compris que tu étais pour moi une petite sœur, il n'aurait pas été approprié de t'épouser !

Je m'arrête subitement et l'observe, un grand sourire aux lèvres, prête même à rire aux éclats, surtout lorsque je le vois arborer cette même mine rieuse.

– Ce n'est pas très courtois de te moquer de moi de cette façon !

– Mais je suis très sérieux, j'ai envisagé cette possibilité avant finalement d'y renoncer aussi rapidement que mon esprit m'avait soufflé cette idée.

– Je remercie ton esprit qui a su te guider avec sagesse.

Nous reprenons notre chemin, je suis heureuse de voir que mon ami est moins anxieux, il salue avec un peu d'entrain quelques connaissances.

– Ta majorité est proche.

– Je le sais, dis-je un peu surprise par sa répartie.

– D'expérience, vivre seul n'est pas une bénédiction

– Tu parles ainsi parce que tu es un homme.

– Non je parle en connaissance de cause... Je suis seul depuis plusieurs mois, je n'aurais jamais pensé que cela me pèserait autant... Nous ne sommes pas faits pour vivre et mourir seuls sans personne à aimer.

– Les mariages ne sont pourtant pas signés par amour.

– Peut-être, mais une bonne amitié vaut probablement mieux qu'un éphémère amour.

Nous arrivons auprès de ma tante quand il termine sa phrase. Cette dernière l'invite immédiatement à se joindre nous. Je ne sais pas si ma tante a eu vent de ses mésaventures, mais elle ne fait jamais allusion à sa femme durant les premières minutes de conversation où chacun s'enquiert des nouvelles de la famille. Comme je le présageais, elle invite chaleureusement Corentin à venir passer un moment à la maison avec Henri. Corentin en est, visiblement, très touché.

Éléonore vient alors à notre table. Après quelques échanges traditionnels, elle me demande de la suivre jusqu'au buffet afin de recharger son verre en limonade. Un peu surprise, je l'accompagne malgré tout. Nous ne réalisons pas trois pas qu'elle agrippe mon bras et me chuchote à l'oreille :

– Que penses-tu d'Ewenn ?

– En penser quoi ?

– Voyons, ne joue pas les imbéciles ! Est-ce qu'il te plaît ?

– Me plaire ? Mais pour quelle raison ?

– Pour la simple raison qui fait qu'un homme plaît à une femme !

– Éléonore, veux-tu bien cesser de parler par énigme !

– Et toi veux-tu cesser de faire l'ignorante !

Tous les regards se dirigent alors droit vers nous, nous sourions maladroitement l'une comme l'autre et reprenons notre marche vers le buffet.

– Ewenn m'a posé des questions sur toi.

– Des questions ? Pourquoi ? Dans quel intérêt ?

Éléonore se met à rire.

– J'en conclus qu'il ne t'a pas laissée indifférente...

– Tu conclus mal. Je ne veux pas de prétendant, encore moins maintenant, si près du but.

– Celui de finir seule ?

– Celui de finir libre.